

JP. Bertrand

Agios célestes



JP. Bertrand

Agios célestes

© JP. Bertrand, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8787-3

Couverture : aquarelle de Muriel Milleret

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Sandra

qui me ramène, tous les jours un peu plus,
à ce que j'ai à faire aujourd'hui.

Agios Célestes

« Il y a l'autre fainéant, le fainéant bien malgré lui, qui est rongé intérieurement par un grand désir d'action, qui ne fait rien parce qu'il est dans l'impossibilité de rien faire, puisqu'il est comme en prison dans quelque chose. »

Vincent Van Gogh

« Ton livre ! s'écria Balthazar en riant. Tu crois qu'il va les empêcher de dormir, ton livre ! C'est toujours la même chose : vous êtes susceptibles, vous autres philosophes. Vous faites un sabbat de tous les diables avec votre mauvais caractère et transformez en ennemis les gens les plus inoffensifs, puis vous pensez arranger l'affaire en écrivant un livre qui prouve que vous avez raison et que tous les autres ont tort. Sur mon âme, Adrian, si je n'avais pas tant d'affection pour toi je t'abandonnerais dans la vie simplement pour voir qui, de toi ou d'elle, frapperait les coups les plus durs ! »

John Cowper Powys, Rodmoor

Antipasti

Il est encore tôt, mais le soleil promet déjà. Les âmes, restaurées par le sommeil, reviennent à leur vie en banlieue. C'est une belle journée qui s'annonce ici.

Un vieux couple déjeune à l'étage de leur bar restaurant.

Mauro prépare le café et beurre des tartines pour sa mère, avec abnégation. Elle lui reproche son manque d'ambition. Sa sœur, elle, est avocate et mérite le respect. Pense-t-il seulement au sacrifice des aïeux, à leur souffrance passée ? Mauro acquiesce, partagé entre l'amour filial et la crainte sacrée.

Elle lui rappelle, une fois encore, qu'aujourd'hui c'est jour de cimetière.

Il faut passer chez l'horticulteur.

Au cimetière, Mauro change les fleurs après avoir nettoyé les vases et les tombes, pendant que sa mère prie devant ses parents bien aimés. Elle rumine sa rancœur envers son époux, mort depuis longtemps sur un chantier. Et, histoire d'enfoncer le cercueil, le maudit pour son infidélité connue de tous, enfin ceux qui restent.

De retour au restaurant, voilà Mauro qui nettoie le grill.

Hier au moment de la fermeture, les gitans – c'est ainsi qu'il les nomme – l'ont menacé pour qu'il continue à servir. L'autre jour encore, il y a eu une vilaine dispute à propos d'un adultère. Ça a vite dégénéré et servi de prétexte à une mutinerie contre Mauro, qui n'offre jamais de verre ou refuse de négocier les crédits. Quelques gifles ont été distribuées, des têtes ont roulé sur le zinc, mais tout est rentré dans l'ordre, ou presque. Mauro gère les conflits seul, tant bien que mal. Gérer, c'est toute sa vie.

Quel est l'intérêt de vivre ici, sinon de veiller sur sa mère ? Elle s'occupe les méninges en épluchant les comptes, comme d'autres font du sudoku, dans l'espoir d'éviter une fin sinistre et dégénérative ; elle-même veille au bon fonctionnement de l'affaire, car il arrive parfois à Mauro d'oublier le réveil ou de régler les fournisseurs. Leur appartement sont en vis-à-vis, il n'a qu'à traverser le palier pour retrouver le sien, histoire de préserver une forme d'indépendance. Une entente féodale équitable en somme, où Mauro est cependant plus vassal que suzerain.

Malgré quelques appartements qu'il loue à des ouvriers, les dettes restent conséquentes, et les fins de mois sont difficiles. Il finance le logement de sa fille, un appartement en plein quartier latin. Autant dire qu'il ne reste pas grand-chose, une fois le bilan comptable déposé aux impôts. Cela dit, un commerçant qui ne se plaint pas, c'est toujours suspect.

Il s' imagine libéré de tout ça. Encore quelques efforts, il prendra un bout de terrain là bas, pour passer des jours tranquilles à la pêche, et ça le rend joyeux. Il siffle.

Il se souvient du récit des anciens, lorsque ses ancêtres foulaient la terre du sud de l'Italie. Et pourtant, ils sont rares les expatriés à avoir connu les montagnes et l'exotisme méditerranéen de leur origine commune. Même sa mère est née ici, quelque part entre Montreuil et Montfermeil.

Le dialecte qu'ils baragouinent est compris d'eux seuls, et encore.

Il repense à son village l'été, près d'une station balnéaire, où il aimait flâner sur les boulevards jusqu'à la citadelle, sortie d'un conte de Buzzatti, avec ses figuiers de barbarie tout autour. Et le soir venu, il retrouvait son Amour sur la plage, à l'heure des rendez-vous tenus secrets.

L'Italie, il avait voulu la partager avec son épouse, lors de leur voyage de noce. Ils avaient vu Vérone, Venise et Rome mais déjà une querelle, qui annonçait le déclin du couple, avait écourté le séjour. Florence, Milan. Ils n'avaient pas eu le temps.

Ici, son panorama, loin des montagnes qui évoquaient les paysages éternels de Léonard, se résume à des bretelles d'autoroute au milieu des terrains vagues et des chiens de la casse. Un quotidien morose à servir des anonymes, des RMistes endimanchés, des esthètes incultes. Mauro a appris le boulot sur le tas ; il concilie rigueur et ouverture d'esprit derrière son comptoir, pendant qu'à l'étage sa mère regarde les gens passer derrière le rideau. Partage-t-on seulement les mêmes problèmes dans cette banlieue ?

Alors que le clocher annonce un baptême, le bruit d'un accident, suivi de sirènes, interrompt les songeries de Mauro. Lui qui d'ordinaire subit la vie des autres en écoutant leurs jérémiades, ne s'affole pas ; il ne se rue pas pour voir ce qu'il s'est passé. Tous les jours au bar, l'actualité avec ses gyrophares bat son plein sur la chaîne d'info instantanée, et malgré ce tapage régulier, toute cette fureur, il sait bien qu'il n'y a en général rien de nouveau. Le quotidien perpétue le quotidien. Et le monde n'a pas besoin de notre consentement pour exprimer son devenir. L'avenir, Mauro l'a laissé derrière.

Sa mère, en revanche, est déjà sur le balcon. Elle observe la scène : véhicules de police, pompiers, une voiture noire est encastrée sous le pont du RER. Un homme est à terre. On dirait un vieillard, il tient une canne à la main ; un autre avec une grosse veste, qui s'enfuit, est rapidement neutralisé à l'angle de la rue.

Le Bar Mauro est fermé ce midi. Le patron est devant son grill, absorbé par la cuisson de ses arrostitini abruzzese, authentiques brochettes de brebis du pays. Son verre de prosecco à la main, il fredonne une chanson populaire qu'on ne chante plus, pas même à Naples.

Naples, où paraît il, chacun marche sur un autre, comme pour mieux voir au loin.

Je réussis à me lever, malgré le fracas dans ma tête. Je m'étais endormi un instant, j'étais encore assommé, les idées tellement en vrac que je n'en saisisais plus une seule. Je n'arrivai plus à taire ma violence intérieure, à contenir mon insatisfaction, qui s'écoulait dans mon tableau à mesure qu'il prenait vie. Le monde apparaissait dans toute sa force originelle, brutale, levant le voile sur une obscurité nouvelle. J'étais sidéré face au chaos qui m'était donné à voir, moi défoncé, mais bel et bien vivant.

Les yeux vidés par la veille, les arbres, les voitures sur le parking, tout me semblait plus réel que d'ordinaire. Le ciel affichait des nuances jamais peintes encore. Un profond sentiment de paix et de liberté, dont je connaissais intimement l'existence, faisait enfin surface. Toute ma logique bidon, échafaudage bancal construit au fil des années de mauvaise foi, s'effondrait, terrassant au passage mes angoisses et idées noires.

J'ai toujours été fasciné par le mystère et par ce qui défie notre intellect, mais nos sens toujours en alerte nous privent du secret qui réside derrière les choses. On m'explique aujourd'hui qu'une expérience mystique n'est qu'un phénomène lié à la chimie des synapses. Mais ces raisons savantes aussi, ne sont elles pas issues d'un cerveau aux pensées chimériques ?

De toute façon, ma délivrance allait connaître une fin. Déjà, des signes de stress avant coureurs, mus par une torpeur sournoise, s'imposaient au mental et allaient progressivement m'inhiber par anxiété, déprime et mal être. Un mélange d'espérance et de trahison. Mon cocktail quotidien.

Je pensai alors à rentrer, pour me faire voir, montrer que je tenais aux autres, que je ne les abandonnais pas. Je me frottai les bras, secouai mon blouson pour ôter la terre. Je retrouvai la flasque contre le muret sous les thuyas, où je m'étais planqué pour y dormir une heure ou deux. Un refuge sous le pont du RER, afin de ne réveiller personne chez moi, plutôt que de rentrer.

Le voisin qui arrosait ses plantes me salua, faisant mine d'être surpris de me voir de si bonne heure, alors qu'il avait sûrement vu d'où je sortais.

J'ouvris la porte discrètement, ôtai mes chaussures. Mon chien remua la queue